JACQUES CELLARD



# EMMA, OH! EMMA!

*roman*

BALLAND

# EMMA, OH! EMMA!

8° Y2
108361

Du même auteur

*Aux Éditions Balland*

*Journal plutôt inconvenant, d'une toute jeune fille.*

*Flora la belle Romaine.*

*Souvenirs d'une gamine effrontée.*

*Les Petites Marchandes de plaisir.*

1387920

*Jacques Cellard*

823

# EMMA, OH! EMMA!

ÉDITIONS BALLAND

33, rue Saint-André-des-Arts
75006 Paris

DL-17031992-08329

© Éditions Balland, 1992.



# *Première partie*

DL - 17031992 - 08329

© Éditions Balland, 1992.

# I

Sans être d'une étendue exceptionnelle pour le pays de Caux, la ferme de La Siège, à deux lieues au-dessus du bourg de Tôtes et conséquemment à neuf de Rouen, est l'une des plus belles du canton. Achevé en 1831, le registre cadastral de la commune lui reconnaît, à quelques perches près, une contenance de deux cents arpents communs, qui font en style administratif quatre-vingts hectares, quasiment d'un seul tenant autour de bâtiments dont la tradition veut qu'ils aient été ceux d'une commanderie de Templiers.

De temps lointain et jusqu'à la Révolution, La Siège fut une possession de la richissime abbaye de Saint-Valéry-en-Caux. Au XVI^e^ siècle, une famille Bertaut en avait reçu la tenance héréditaire des mains du père abbé d'alors, si bien que la ferme portait plus communément leur nom que celui des origines; en 1800 déjà, elle n'était plus pour les indigènes que « Les Bertaut »; seuls les *horsains* [1] parlaient encore de « La Siège ».

Le dernier Bertaut de la lignée étant décédé vers 1780

1. Les gens qui sont « du pays », par opposition aux « forains », qui n'en sont pas. Le mot, spécifiquement normand, est encore en usage dans les campagnes.

sans laisser d'héritier mâle, l'abbé de Saint-Valéry afferma La Siège à un exploitant de labours d'Yvetot, Michel Rouault, dont le père avait été berger. Ce Michel ou Michet Rouault, homme d'esprit vif et décidé, comprit dès les premiers jours de la Révolution le profit qu'il pouvait tirer de sa situation de fermier, pour trente ans, d'une terre devenue un *bien national*. Il vendit au gouvernement d'alors, qui en avait un besoin tragique, tout le blé que les règlements abbatiaux l'obligeaient à conserver en grange, et se le fit payer en or; puis il se fit adjuger la ferme, herbages, terres et bâtiments, pour une poignée d'assignats, en l'arrondissant au passage de quelques lopins d'émigrés.

De son mariage avec la fille d'un gros bourrelier dieppois lui étaient nés d'abord deux filles, puis, en 1790, un fils, Simon, qui se trouva seul maître des Bertaut quand Michet Rouault mourut, peu après le retour des Bourbons.

Bel homme, vivant plutôt en *gentleman farmer* soucieux de ses aises qu'en paysan courbé sur la glèbe, Simon Rouault séduisit et épousa en 1818 une Élodie Craquebœuf, fille bien dotée d'un notaire de Bellencombre; laquelle lui donna un fils, Guillaume, puis une fille, Malvina, avant de mourir en 1826 d'une diphtérie maligne. « Le Simon Rouault », comme le nommaient avec envie ses voisins, se consola facilement de ce veuvage. Sans renoncer aux passades avec les vachères ou les basse-courrières de la ferme, il prit ses habitudes, une fois la semaine, dans une maison de matelots de Dieppe dont il aimait la gaieté bruyante et les pensionnaires souvent renouvelées. Quand ses affaires l'amenaient à Rouen, il ne manquait pas de s'arrêter une heure à *La Corbeille d'Abricots,* que de mauvaises langues avaient baptisé « l'Académie Agricole » car il était peu de fermiers à l'aise du Pays de Caux qui n'y eussent leurs entrées.

Une fois même, étant à Paris pour y enterrer l'aînée de ses sœurs et recueillir ce qui lui revenait de l'héritage,

il s'enhardit jusqu'à pousser la porte des *Roses de Cythère,* qu'on lui avait recommandé comme l'un des bons établissements de la capitale. Il en fut satisfait. Mais les quinze francs que l'on y demandait lui parurent excessifs : « On avait aussi bien à Dieppe pour deux écus [2] », pensa-t-il.

Cette vie dérangée l'occupa trois ans. Cependant il fallait que sa maison fût tenue; et Simon convola en secondes noces, en février 1829, avec Catherine Boudin, fille d'un fermier des environs de Bacqueville.

L'anecdote de ce mariage ne faisait du reste honneur ni au père, ni au gendre. C'est au *gros numéro* [3] de Dieppe où il avait, si l'on peut dire, « son rond de serviette », que Rouault avait rencontré Boudin, de dix ans son aîné, cultivateur comme lui, et comme lui homme de plaisirs faciles; et ils en avaient fini, de filles partagées en chopines vidées de conserve, par conclure le traité que le premier, en montant chaque jeudi à Dieppe, s'arrêterait sur sa route à Bacqueville pour y prendre le second, qu'il déposerait chez lui à son retour.

Or le père Boudin, nanti de deux grands fils, ne savait que faire de sa fille de vingt-deux ans passés, sans grande beauté, et qu'il ne pouvait doter que chichement. Il la fit connaître à son compagnon de ribote, vanta ses vertus d'économie, laissa miroiter « des espérances » du côté de sa femme; et Rouault, qui ne désirait à ses côtés qu'une bonne femme qui tînt son domestique sans le déranger dans ses plaisirs, prit la fille.

La nouvelle Mme Rouault était d'un tempérament lymphatique et rêveur. Se sachant épousée sans amour, et presque par pitié, elle se renferma dans les soins du linge et les exercices de dévotion. Les enfants du premier mariage furent une autre cause de mésentente. Guillaume avait huit ans alors, et Malvina six; elle les négligea, au

---

2. Soit six francs (environ 400 F de 1992).

3. Maison de tolérance, ainsi désignée parce qu'elle est signalée par le « gros numéro » de la rue figurant sur son enseigne.

grand déplaisir de leur père, qui les aimait. Enfin, il désirait un garçon et ce fut une fille qui leur naquit en septembre 1830, deux mois après qu'eut éclaté à Paris le mouvement qui chassa du trône le dernier des Bourbons pour le remplacer par le premier des rois bourgeois.

L'enfant fut baptisée Emma-Lydie-Justine; et ils la mirent en nourrice.

*

Ce fut une fillette comme une autre, sans beauté ni grâce particulières si ce n'est, quand elle eut six ans, des cheveux châtains fort longs, d'un éclat remarquable; et des cils de la même teinte, courbés et palpitants, qui lui donnaient un regard enjôleur. Elle avait été tardive à marcher, et fort paresseuse à « être propre » : à quatre ans passés, il lui arrivait encore de mouiller les langes de son berceau. Sa mère, il est vrai, apportait peu de soin à son éducation, qu'elle avait à peu près abandonnée aux servantes.

Les moments les plus heureux de l'existence d'Emma-Lydie, étaient ceux qu'elle passait avec son demi-frère Guillaume. Le garçon était pensionnaire au Collège de Jésuites de Rouen, et sa sœur à la Maison d'éducation des Ursulines de la même ville. Ils revenaient aux Bertaut pour une partie de leurs vacances, passant le reste à Bellencombre, chez leurs grands-parents Craquebœuf.

D'abord ils considérèrent avec condescendance cette sœur d'un second lit dont la mère n'était qu'une paysanne quand la leur était fille de notaire; puis la différence des âges était trop grande pour que la petite pût jouer et bavarder avec eux. A mesure qu'elle grandissait, cependant, ils s'intéressèrent davantage à elle; puis Emma-Lydie les accueillait avec des démonstrations de joie si touchantes! C'était pour elle comme si le soleil entrait aux Bertaut avec Guillaume et Malvina.

Celle-ci, fort imbue des supériorités de son âge et de sa condition, se constitua son institutrice dès que sa demi-sœur eut cinq ans; elle lui enseignait les bonnes

manières apprises aux Ursulines, dont Rouault et sa femme se moquaient, s'indignant que Malvina obligeât la petite à dire, comme elle-même : « Bonjour, père! » et « Bonsoir, mère! », ou à demander : « Père, irez-vous à Tôtes aujourd'hui? », ce qui les troublait fort et leur paraissait peu simple. Mais Emma, par une sorte d'instinct, affectionnait ces façons de dire; et ils s'y résignèrent.

Guillaume était d'un naturel et d'une éducation bien différents. Il rêvait de faire une carrière dans les armes, et de s'y illustrer.

– Quand j'aurai dix-huit ans, confiait-il à Emma extasiée, j'entrerai à l'école de Saint-Cyr. J'en sortirai sous-lieutenant avec une tunique verte à épaulettes d'argent, et un shako, ma petite, un shako comme tu n'en as jamais vu de tels, tout garni de plumets.

– Et après, demandait-elle? Et après?

– Après? On m'enverra combattre en Algérie, avec Bugeaud [4]. Je serai le plus fort, je tuerai beaucoup d'Arabes et j'aurai la croix d'honneur.

– Et.. et tu reviendras me voir, Guillaume? demandait la fillette. Non, tu m'auras oubliée, bien sûr. On dit que les hommes oublient tout.

Elle avait huit ans cet été-là, et Guillaume quinze. Il vint l'embrasser deux ans plus tard, alors qu'il entrait en effet à l'école de Saint-Cyr. Elle le vit alors pour la dernière fois.

Ils avaient obtenu de leur père la disposition d'une chaumine, à deux cents pas de la ferme, qui avait autrefois servi de logement à un ménage de valets et que Rouault parlait sans cesse de remettre en état d'habitation. En attendant, elle était le domaine des enfants quand ils venaient en vacances. Malvina y préparait des « goûters » de biscuits et de pommes, et elle y faisait répéter des révérences et des chansons à Emma. Celle que préférait l'enfant racontait

4. Général puis maréchal de France, Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849) mena fort brutalement la conquête puis la « pacification » de l'Algérie.

l'histoire de Robinson Crusoé qui, à la suite d'un naufrage,

*Sur une île déserte aborda,*
*Et n'y trouva perso-o-nne,*
*Et n'y trouva perso-o-nne.*

Puis Guillaume, armé d'un sabre de bois, se harnachait pour combattre les Arabes que représentait, bien contre son gré, Malvina, munie d'une lance de noisetier et d'un couvercle de lessiveuse en guise de bouclier. Il prenait sur son dos Emma; laquelle, terrorisée et ravie, serrait à l'étouffer le cou de son frère pour ne pas tomber lorsque le cheval faisait des écarts. Quand Malvina gisait à terre, vaincue et trop heureuse de ne plus recevoir de coups de sabre, Guillaume caracolait; et la fillette, s'en oubliant de bonheur dans ses jupons, criait :

– Plus vite, cheval Guillaume, plus vite!

*

Les Bertaut grouillaient de vies animales et humaines. On voyait dans les écuries, par le dessus des portes ouvertes, de gros chevaux de labour qui mangeaient tranquillement dans des râteliers neufs. Le long des bâtiments s'étendait un large fumier; de la buée s'en élevait, et, parmi les poules et les dindons, picoraient dessus cinq ou six paons, luxe des basses-cours cauchoises. La bergerie était longue, la grange était haute, à murs lisses comme la main. Il y avait sous le hangar deux grandes charrettes et quatre charrues, avec leurs fouets, leurs colliers, leurs équipages complets, dont les toisons de laine bleue se salissaient à la poussière fine qui tombait des greniers. La cour allait en montant, plantée d'arbres symétriquement espacés, et le bruit gai d'un troupeau d'oies retentissait près de la mare.

Tout cela allait un peu *à la va comme je te pousse,* au hasard des saisons et des travaux; car Simon Rouault n'avait jamais voulu d'un contremaître chez lui, disant qu'il était fort capable de faire aller seul la machine. De

fait, elle n'allait pas trop mal, car il savait choisir ses valets et ses filles de cour, et se les attacher.

Ensemble, ils étaient neuf en toute saison. La maison occupait un ménage et une fille, sous la régence brouillonne de Mme Rouault qui tenait aussi, tant mal que bien, les comptes de la famille. La ferme employait deux autres ménages, plus très jeunes mais d'expérience, et de surplus un homme d'écurie, un berger, et deux filles, la vachère et la basse-courrière. Pour la fenaison et les moissons, on louait des journaliers; et chacun, négligeant ses tâches accoutumées, prenait part aux travaux dans des journées qui allaient de cinq heures du matin à huit heures du soir. Car, dit le proverbe : « Qui dort en août dort à son coût. »

La petite fille se plaisait dans ce remue-ménage incessant de gens et d'activités; car si chacune et chacun, dans une ferme de cette importance, sait à tout moment ce qu'il doit faire et le fait, l'ordonnance générale de ces parcelles de labeur n'apparaît qu'au maître. Emma-Lydie, cependant, se dirigea de bonne heure dans cet écheveau : elle savait l'heure à laquelle on jette le grain aux poules et ramasse les œufs; à quelle heure on trait les chèvres, puis les vaches; quand on attelle et quand on dételle; et même, quand on mène la truie au verrat, un monstre de près de deux cents livres tenu reclos dans une soue solidement barrée, et dont les grognements de faim s'entendaient dans toute la ferme.

Jusqu'à treize ans, ce fut le décor de toute sa vie. Elle aimait la ferme et y était aimée de tous les serviteurs. Le maître des Bertaut n'était pas, en effet, un *nobliau* arrogant ni un intendant tyrannique, comme dans la plupart des exploitations de cette importance, mais presque l'un des leurs; car personne n'ignorait que son grand-père avait gardé les moutons à dix lieues de là. Il en était de même pour Catherine Boudin, fille d'un fort petit propriétaire du pays de Caux. Leur fille se trouvait donc l'une des leurs aussi; et la seconde Mme Rouault, paysanne dans l'âme et n'appréciant guère

« les *giries* [5] de Mlle Malvina », préférait à tout prendre que sa fille devînt une sauvageonne, plutôt qu'une demoiselle de la ville. C'était au point qu'Emma put à peine lire couramment à sept ans, sa mère ni son père ne trouvant jamais le temps de l'appliquer à l'alphabet. Par forme de compensation, la fillette savait traire une chèvre.

Après Guillaume, elle perdit Malvina. Celle-ci allait sur ses dix-sept ans, et la famille de sa mère décida qu'elle vivrait à Paris désormais, pour s'y préparer à un beau mariage. L'un de ses oncles, fils du notaire de Bellencombre et frère puîné d'Élodie, vint donc aux Bertaut dans la fin de l'été 1840 y reprendre la jeune fille, qui terminait ses vacances chez son père. Cet oncle était agent de change à la Bourse de Paris; et sa jeune femme, curieuse de voir le père et la demi-sœur de Guillaume et de Malvina, l'avait accompagné à Tôtes.

Emma voyait pour la première fois de ces gens de la ville dont sa mère parlait avec un mépris mêlé d'ignorance; et elle en fut éblouie, comme s'ils sortaient d'un livre d'images. « La dame », surtout, lui parut admirable; Emma ne se lassait pas de la contempler sans oser approcher d'elle. En sens inverse, « les Parisiens » furent horrifiés de ce qu'une enfant aussi avenante, et qui de surplus leur était apparentée, pût vivre dans une telle crasse de l'esprit et du corps. L'oncle en fit la remarque à Simon. La chose ne le concernait pas directement, dit-il; mais l'avenir d'Emma ne pouvait pas être indifférent à ses grands-parents Craquebœuf, qu'en l'occurrence il représentait.

– Vous devriez la faire entrer dans un collège convenable, dit-il aux Rouault. Comment! Elle vit chez vous sans rien apprendre qu'à jeter du grain aux poules et traire les chèvres!

– Et à se *souillonner* de fumier, ajouta la jeune

5. Manières affectées, minauderies. Le mot est d'un usage courant au XIXe siècle, au moins dans le petit peuple.

Mme Craquebœuf. Elle y jouait il n'y a pas un quart d'heure avec une *gamine* en haillons, une fille de domestiques, je pense. Quel âge a-t-elle donc?

– Douze ans dans une semaine, répondit Rouault, un peu honteux. Vous avez raison, nous penserons à cela dans un an ou deux. Mais il est toujours pénible de se séparer d'une enfant qu'on aime.

– C'est pour son bien et dans son intérêt, monsieur Rouault. Que vous le vouliez ou non, elle vous quittera un jour pour se marier; et quels reproches n'aurez-vous pas mérités alors si vous n'avez pas fait pour elle ce qu'un père doit faire, dans toute la mesure de ses moyens, pour une enfant qu'il aime.

– Précisément, reprit Simon en se grattant l'oreille tandis que sa femme feignait d'écouter des bruits qui venaient de la cuisine. Nous ne pourrions la confier qu'aux Ursulines de Rouen, où était jusqu'ici Malvina. Mais Emma n'est pas dans la même situation que sa sœur.

Les années de pension de Malvina aux Ursulines, en effet, avaient été entièrement payées par la famille Craquebœuf, Rouault en trouvant la dépense excessive. Il fallut donc s'expliquer. Et l'oncle, pour emporter la décision et poussé par sa femme, s'engagea à ce que la moitié des frais de pension et d'écolage d'Emma serait à la charge des Craquebœuf.

– La difficulté principale se trouvera donc levée, cher monsieur Rouault, dit-il en souriant. Croyez-moi, il est nécessaire pour l'honneur de nos deux familles que l'enfant entre aux Ursulines dès qu'elle aura treize ans.

– Et d'ici là, chère madame, ajouta sa femme à l'intention de Mme Rouault, faites-lui donner quelques leçons de lecture et d'écriture, au moins.

Ainsi humiliée, Mme Rouault, alors, chicana sur quelques détails. Et l'on convint que le trousseau d'Emma pour son entrée aux Ursulines, ses livres et des leçons de dessin et de piano, seraient également payés par « l'autre famille » quand le temps en serait venu.

Emma pleura en apprenant qu'elle ne verrait plus sa demi-sœur aux vacances prochaines; puis la vie reprit son cours. On fut chercher dans Tôtes une demoiselle de naissance bourgeoise et d'une excellente éducation, point bigote, que des revers de fortune et une déception amoureuse avaient réduite à s'enterrer là, et qui vivotait de leçons données chez les uns et chez les autres. Mlle Pinchet, c'était son nom, sut inspirer à Emma un goût passionné de la lecture; et l'adolescente regagna en un an tout le retard que l'enfant avait pris à cet égard, et au-delà.

Puis Mlle Rouault elle-même avait reçu de la visite des Parisiens un choc salutaire. Elle rêvait maintenant de la vie brillante que menait Malvina dans « la plus belle ville du monde », disait nostalgiquement Mlle Pinchet, qui avait passé à Paris quelques années de sa jeunesse. Ayant senti toute sa gaucherie de paysanne, elle s'en corrigeait *à marches forcées,* au grand dépit de sa mère. Elle en vint même à se persuader qu'une erreur du destin, seule, l'avait fait naître et vivre à La Siège, et non à Paris; et que cette erreur serait un jour réparée par un autre destin.

Un jour de mai 1843, sa mère lui dit qu'elle entrerait aux Ursulines de Rouen au mois de septembre suivant; qu'ils avaient retardé le moment de se séparer d'elle, mais qu'elle aurait alors treize ans, et qu'on ne pouvait plus différer. Emma ne fut ni surprise ni affectée de cette décision, consciente que son enfance était maintenant derrière elle et qu'il était temps, en effet, qu'elle se préparât à une existence de femme. Puis la curiosité de ce que pouvait être la vie dans cette fameuse Maison d'éducation des Ursulines l'emportait sur le regret de quitter les Bertaut.

Au reste, les jeux et les occupations de la ferme lui paraissaient aujourd'hui indignes de ce qu'elle se sentait devenir. Elle s'en détournait avec irritation, honteuse d'y avoir pris tant de plaisir naguère.

Il arrivait encore, cependant, qu'elle fût reprise par le

démon de la nature animale, sans cesse rôdant autour d'elle dans la ferme et dans la campagne. Au milieu du printemps, surtout, quand le vent de terre pousse vers la mer par bouffées insistantes la chaleur du continent, le pays de Caux tout entier paraît pris d'une frénésie *panique* [6], issue de quelque gonflement mystérieux des sucs et des sèves. De là vient sans doute le grand nombre de mariages précipités que l'Église connaît dans les premiers jours de juillet, mariages auxquels correspond, dans la seconde quinzaine de février, un nombre égal de naissances.

*

La ferme des Bertaut est comme coupée en deux parties par un petit affluent de l'Andelle, le Viron, large au plus de deux mètres, dont le cours tortueux est bordé tout du long de saules et d'alisiers. On y pêche quelques truites; et surtout, on y trouve encore à foison de belles écrevisses, devenues rares dans l'Andelle même où elles ont été excessivement ramassées pour le commerce. Des valets de Rouault s'étaient fait une spécialité de fournir de ces crustacés la ferme et les voisins; et la renommée de l'un d'eux, « le grand Tiodore », c'est-à-dire Théodore, s'étendait sur tout le canton.

La pêche aux écrevisses se pratique fort simplement. On place un morceau de viande corrompue, la moitié d'une tête de mouton avariée préférentiellement à tout autre appât, au centre d'un petit filet circulaire appelé *balance* ou *pêchette,* suspendu par trois cordelettes à une corde unique attachée elle-même à l'extrémité d'une gaule de moyenne longueur. Au soir tombé, on descend l'engin dans la rivière, près d'une berge. Dans la nuit, les écrevisses, sortant de leurs trous, s'attroupent autour de ce festin. Il ne reste, le lendemain, qu'à relever la pêchette pour la trouver grouillante de pinces et de

6. Littérairement : qui est inspirée par le dieu de la nature animale, Pan.

pattes. Mais il faut que ce soit avant même les premières lueurs de l'aube; car l'écrevisse, sitôt qu'un rai de lumière a effleuré l'eau, regagne ses refuges.

Tiodore, cependant, s'en tenait dans cette pêche aux règles les plus classiques de son art. Il récusait l'emploi des « balances » comme déloyal, et en quelque sorte attentatoire à la dignité des écrevisses. Pour très relative qu'elle fût, la *modernité* du procédé lui faisait hausser les épaules avec dédain. Il n'employait, lui, que des fascines de ronces ou d'églantier au sein desquelles il disposait, selon une combinaison labyrinthique de lui seul connue,

*un horrible mélange*
*d'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,*

dans lequel les écrevisses, selon leurs préférences, pouvaient reconnaître des morceaux d'oreille, de naseau, de langue et de cervelle.

Puis, comme tout grand artiste, Tiodore ajoutait à la tradition des anciens une pointe qui lui était propre et dont il protégeait jalousement le secret, n'ayant pas fait de disciples. C'était une essence dont il oignait les branchettes du fagot, et dont l'odeur attirait invinciblement les animaux.

Il avait admis de bonne heure « la p'tiote de nos maîtres » au spectacle des préparatifs et des résultats de sa pêche. Les matins où il devait relever ses fascines, elle l'accompagnait à la rivière, portant au bras un immense panier d'osier. Elle l'aidait à dégager les écrevisses des épines, les comptait, et revenue à la ferme, les mains et les bras couverts de griffures, annonçait triomphalement :

– Maman, papa! Soixante-deux! Il y en avait dans les trois fascines de Tiodore! Et des grosses, des si grosses qu'on croirait des petits homards!

Puis elle s'était lassée de ces expéditions toujours semblables, et Tiodore dut se trouver une autre coadjutrice; car il ne pouvait être question d'un homme, qui serait bientôt devenu un rival. Étant garçon et les pos-

tulantes ne manquant pas, il fit le choix d'une basse-courrière plus toute jeune, solidement plantée sur des mollets qu'elle montrait volontiers, n'étant pas avare de ses charmes rustiques.

Cependant, Emma avait gardé le goût de ce bord de rivière qui formait, dans la régularité monotone des pièces de terre et des pâtures, comme un enclos de nature sauvage. Elle y venait seule à la belle saison, emportant un livre; et se blottissant dans un des nids de joncs et de roseaux qui bordaient le Viron, elle songeait ou somnolait, engourdie et comme charmée par le clapotis que faisait le courant en achoppant sur un roc ou sur une branche noyée.

Une après-midi qu'elle était là, des froissements de branches et des chuchotements la tirèrent de sa rêverie. Curieuse de savoir qui pouvait ainsi la déranger dans sa retraite, et fâchée de l'être, elle se souleva sur ses coudes pour écarter les roseaux. C'était Théodore et Virginie, la basse-courrière, se tenant par la taille.

– J'aurais pu m'en douter, se dit Emma. Mais pourquoi sont-ils là? On ne pose pas de fascines à écrevisses au mois de mai, et encore moins en pleine chaleur de la journée?

Elle était, comme le disent les chasseurs, *sous le vent* du couple [7]; puis leur chuchotement était celui des gens de la campagne, qui a la hauteur de la conversation des gens de la ville, si bien qu'elle pouvait les entendre. Un moment, elle craignit que, continuant leur chemin, ils ne vinssent à passer très près d'elle, et elle se renfonça encore dans son nid. Mais ils s'arrêtèrent à douze ou quinze pas d'Emma, et Virginie s'appuya contre un saule, tendant sa bouche à Théodore. Il y eut des baisers et des chatouillements; et Mlle Rouault, se retenant même de respirer, retira son chapeau qui pouvait la trahir et reprit sa *guette* à travers les roseaux.

---

7. On dit d'un bateau, d'une troupe, d'un homme, etc. qu'ils sont « sous le vent » quand le vent souffle d'un observateur ou d'un ennemi vers eux.

Quand ils se furent « bécotés » longuement, il y eut des soupirs et de faibles protestations, et des insistances pressantes. Puis Théodore se débrailla amplement; et Virginie, le contemplant, s'exclama :

– Dieu, quel homme tu es, mon Tiodore! Et c'est à toi, tout ça?

– A qui veux-tu qu'ça soit? répliqua le valet avec un gros rire. Au Grand Turc? Allons, assez causé!

– Tu as raison, dit Virginie. Au reste, ça met l'eau à la bouche, ces choses-là!

Emma, stupéfaite, écoutait et regardait. Puis la fille, entraînant Théodore, se laissa glisser à terre; et il y eut des gémissements, des souffles rauques, des cris et des paroles jetés, qu'Emma ne comprenait pas. Enfin ils se relevèrent en se rajustant et repartirent par le même chemin qu'ils avaient pris; et le spectacle ayant pris fin, elle se leva à son tour et s'étira, troublée et heureuse. Puis elle rentra paisiblement à la ferme.

Une semaine après cet événement, Mlle Rouault devint une jeune fille.

## II

L'ordre des ursulines de sainte Angèle Mérici, fondé au début du XVI^e^ siècle en Italie, a pour vocation principale, outre les soins aux malades, l'instruction et l'éducation chrétiennes des jeunes filles. Il s'est répandu en France au cours du XVII^e^ siècle; et une communauté s'en est établie à Rouen dans les années 1750. Elle occupe, à l'ouest de la ville ancienne, un vaste ensemble de bâtiments et de jardins qui borde tout un côté du boulevard Cauchoise, s'étendant largement dans le faubourg de même nom. Dans l'enceinte du couvent, il n'est guère à remarquer qu'un beau cloître du XVI^e^ siècle, qui était celui de l'abbaye Saint-Maclou, rasée par la Révolution; et une grande chapelle de style jésuite, édifiée pour les besoins de la communauté.

Les élèves de celle-ci sont de deux ordres : les pensionnaires, uniformément revêtues durant les heures de cours d'une blouse beige à manches longues et à col blanc, et les jeunes filles externes et demi-pensionnaires, dont la tenue est d'un brun clair. Les unes et les autres portent un genre de ceinture qui part des épaules, comme un scapulaire, et se noue en rosette à la taille. Cette ceinture est de couleur vive, et bordée d'un liséré d'une autre couleur : la combinaison de celles-ci indique d'un

coup d'œil aux sœurs dans quelle situation et quelle classe se trouve l'élève. A son entrée, Emma eut une ceinture rose à liséré pourpre.

Il est à noter d'ailleurs que l'institution du Cœur Immaculé de Jésus, c'est son nom exact, ne se rattache que vaguement à l'ordre des ursulines. Une dizaine de religieuses professes, dont la mère supérieure, en assurent bien la direction spirituelle et morale; et autant de sœurs converses, les tâches matérielles de l'internat. Mais l'enseignement est dispensé par des laïcs, maîtresses et maîtres d'un grand savoir le plus souvent. L'écriture, le dessin, le piano et « le maintien » font la base de cet enseignement. La littérature n'en est pas absente; et les romans n'y sont pas tenus pour l'abomination de la désolation.

La supérieure du moment, mère Marie de la Nativité, passait même pour favorable au mouvement des idées de l'époque : elle se moquait des vieilles barbes et pensait le plus grand bien de M. Hugo.

Il y a messe basse chaque matin, à sept heures en été, huit en hiver, dite par l'aumônier de la maison; messe chantée le jeudi et le dimanche; et aussi à toutes les fêtes de la liturgie ou qui sont particulières à l'ordre, comme celles de sainte Angèle Mérici, fondatrice de l'ordre, le 27 janvier, et de sainte Ursule sa protectrice, le 21 octobre.

A cette occasion, les esprits chagrins feront remarquer que si l'existence d'Angèle Mérici, dûment *authentifiée* par les témoignages de ses contemporains, est chose certaine, celle d'Ursule l'est beaucoup moins, l'histoire de la sainte ayant été fabriquée de toutes pièces, au XI^e^ ou XII^e^ siècle de notre ère, par un romancier plus imaginatif que scrupuleux. La prétendue *Passion* d'Ursule, fille putative d'un roi d'Angleterre, reposait du reste sur une autre fable, celle des *onze mille vierges* massacrées à Cologne par les Huns, auxquels elles refusaient de sacrifier leur virginité.

Nous ferons grâce au lecteur de la réfutation de ces fables d'Ursule et des onze mille vierges. Il en trouvera

le détail, s'il le souhaite, dans la thèse en latin soutenue à Erfürt en 1806 par le savantissime médiéviste que fut le docteur Wilhelm Apollinarius Kostrowitzky dont la mort, en 1835, endeuilla les sociétés savantes de toute l'Europe.

Nous lui ferons grâce également du détail quotidien de ces établissements, qui ne saurait l'intéresser. Quant à nos lectrices, elles le connaissent sans doute *sur le bout du doigt;* ce qui n'est pas le cas de l'auteur, et pour cause.

*

Au mois de juin 1843, M. Rouault vint présenter sa fille à la mère supérieure, et demander pour Emma une place dans l'internat. La mère fit aux Rouault un accueil mitigé, n'ayant accepté Malvina qu'en faveur de la famille Craquebœuf et craignant que l'entrée d'une simple fille d'exploitant agricole à l'institution ne nuisît au renom de celle-ci. Puis on savait que la ferme de La Siège avait été « un bien national », usurpé de l'abbaye de Saint-Valéry; et le souvenir de cette usurpation, cinquante ans plus tard, restait vivace.

Cependant les sentiments chrétiens de mère Marie de la Nativité lui interdisaient de faire peser sur l'enfant le poids de la faute des grands-parents. La jeune fille, d'ailleurs, lui parut pouvoir faire en quatre ou cinq ans une recrue convenable pour les Ursulines; car, se disait la supérieure, « cette petite respire la soumission et la piété ».

Emma, en effet, justifia d'abord ces espoirs. Loin de s'ennuyer au couvent les premiers temps, elle se plut dans la société des bonnes sœurs qui, pour l'amuser, la conduisaient dans la chapelle des Jésuites, où l'on pénétrait du réfectoire par un long corridor. On découvrit qu'elle avait la voix bien posée, fort juste, et qu'elle savait du solfège; et la sœur professe qui veillait au bon déroulement des liturgies, l'admit dans la chorale.

C'était une promotion enviable, et qui fit des envieuses;

car les élèves choristes, à condition qu'elles présentassent les qualités vocales exigées, étaient prises de préférence parmi les pensionnaires les mieux titrées ou les plus riches; et Mlle Rouault n'était ni l'un ni l'autre. Puis la chorale portait pour les offices et les répétitions un uniforme d'honneur, une aube de lin blanc serrée à la taille par un cordon bleu de ciel; et sa place dans la chapelle était en avant des élèves ordinaires.

Tout autant que par le bonheur de faire entendre sa voix, « la petite Rouault », comme la nommaient affectueusement les sœurs, était profondément émue par les versets latins des psaumes et des cantiques, qu'elle détaillait sans y rien comprendre, le latin étant réservé aux jeunes gens. Elle aimait particulièrement la belle séquence grégorienne du XIII^e^ siècle dont les premiers mots sont :

*Tantum ergo sacramentum*
*Veneremur cernui,*

et que l'on chante à messe et à vêpres quand le prêtre élève l'ostensoir. Mais on l'eût fort embarrassée en lui demandant si elle psalmodiait ce *Tantum ergo* avec tant d'âme parce qu'elle se sentait chrétienne; ou si elle se sentait chrétienne parce qu'elle le chantait. La question, il est vrai, en embarrasserait bien d'autres, qui ne sont pas nécessairement des enfants.

La contrepartie des privilèges de la chorale, était que les répétitions, ne devant pas être prises sur le temps des études, avaient lieu deux fois la semaine le matin, avant l'heure de la messe; et pour les plus zélées, le dimanche, en place de la promenade ou de la sortie. Mais Emma détestait ces promenades en ville sous la conduite des sœurs. Et son père ne la faisait revenir aux Bertaut qu'un dimanche sur trois ou quatre, alléguant le temps perdu pour la culture. Le train qui va de Rouen à Dieppe et qui passe par Tôtes, n'existait pas encore en effet, la ligne ne devant en être ouverte aux voyageurs qu'en 1851; si bien que le trajet ne se pouvait faire

qu'en diligence ou en carriole, au prix de plusieurs heures.

Emma ne se chagrina pas de ces difficultés, s'en trouvant plutôt heureuse. La ferme et ses habitants lui étaient devenus d'un coup comme étrangers; les jeux et les lieux même qu'elle avait aimés lui paraissaient maintenant, comme les êtres, d'une nature basse et bestiale.

Au mois d'avril de sa seconde année de couvent, elle sut jouer quelques contredanses; son professeur, une demoiselle Lempereur aussi douce et patiente que celui dont elle portait le nom par accident l'était peu, était fort contente d'elle. Le maître de dessin, au contraire, ne l'était guère : Mlle Rouault ne livrait à son examen que de mauvaises aquarelles et des dessins ombrés « auxquels on ne distinguait rien ». C'est qu'elle cherchait à y représenter des émotions, et non des paysages.

En revanche, elle comprenait bien le catéchisme, et c'est elle qui répondait toujours à M. le vicaire dans les questions difficiles. La messe du matin, surtout, lui était devenue comme une drogue : elle s'y assoupissait doucement à la langueur mystique qui s'exhale des fleurs de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers et du rayonnement des cierges. Quand elle se levait du prie-Dieu, la tête lui tournait du nuage parfumé qui montait de l'encensoir. Deux fois même, elle perdit connaissance à l'instant de l'Élévation, s'affaissant à terre sans un cri dans un anéantissement absolu de son être.

Ces évanouissements n'étaient pas inhabituels parmi les plus jeunes élèves; et ils restaient sans suite alarmante. La mère supérieure se contenta d'ordonner qu'Emma renoncerait désormais à communier plus de deux fois dans la semaine; et que les autres jours, elle ne viendrait à la chapelle qu'après avoir pris au réfectoire un bol de café au lait et des tartines beurrées. Car, dit la mère :

– Cette enfant n'est pas d'une constitution assez robuste pour pousser la piété jusqu'à l'inanition. Au reste, la ferveur véritable ne se mesure pas à ces évanouissements.

Une sœur converse, au réfectoire, veilla donc à ce

qu'Emma se nourrît convenablement. S'agissant des élèves pensionnaires et demi-pensionnaires, la table du Cœur Immaculé de Jésus était d'ailleurs substantielle et abondante; les prix de pension étant substantiels eux aussi, les parents ne plaisantaient pas avec cet article.

Une année passa encore, sans apporter de changement notable à la mécanique de cette existence. Emma prit des formes plus pleines et grandit beaucoup. Elle était maintenant au couvent comme est dans sa cage en forme de tambour l'écureuil qui la fait tourner inlassablement. Dans les commencements, c'est pour tenter de s'en échapper; bientôt, ayant renoncé à cette illusion, ce n'est plus que pour se donner celle d'une activité méritoire.

Quand elle revint aux Bertaut pour les vacances de l'été 1847 c'est à peine si ses parents reconnurent dans cette belle jeune fille de seize ans l'adolescente un peu dégingandée qu'ils avaient conduite deux ans plus tôt à Rouen. Elle reprit intérêt dès les premiers jours aux travaux de la ferme, demandant si les *escourgeons* [1] avaient bien rendu, et s'inquiétant de savoir si les colzas, qui étaient à la veille d'être fauchés et s'étendaient sur les plus belles terres des Bertaut comme un immense drap d'or, n'étaient pas trop mangés par les charançons.

Son père, alors, voulut qu'elle apprît à monter pour pouvoir parcourir à son gré la campagne; et elle accepta avec joie. On lui trouva des bottes, et elle se fabriqua, dans de la toile grossière, une sorte de pantalon qui lui écorchait les jambes. Elle riait de se voir ainsi harnachée; mais, disait-elle :

– Monter en jupe d'amazone n'est bon que pour les femmes délicates. C'est à peine si on peut trotter, dans cette tenue!

Bon cavalier lui-même, Simon Rouault se montra enchanté de voir sa fille entrer à son tour « dans la carrière », disait-il. Quand elle eut fait ses preuves, il la

1. Variété d'orge précoce et productive, que l'on récolte au commencement de juin.

laissa utiliser à son gré la jument de selle de la ferme; et ce fut désormais son occupation favorite d'aller et venir sans contrainte sur toute l'étendue des Bertaut, et au-delà. Elle rentrait de ces promenades rose de plaisir; et cette année-là, le moment de regagner Rouen lui parut venir trop tôt.

*

A la rentrée de 1847, elle fut admise dans les Grandes, ses notes ayant été excellentes. Elle eut une ceinture bleue à liséré jaune, et changea de dortoir. Quelques-unes de ses compagnes des années précédentes l'accueillirent avec chaleur; aucune ne fut déplaisante, « la petite Rouault » ayant su se faire accepter de toutes par sa gentillesse et sa simplicité. Même Mlle de Laurambard, dont on disait les parents riches de vingt mille livres de rente [2], l'admit dans le petit cercle de ses intimes, ayant décidé qu'à défaut de fortune Mlle Rouault avait de l'esprit, et sous-entendant ainsi qu'elle-même possédait l'une et l'autre.

Il se consommait beaucoup de *keepsakes* [3] et de romans chez les Grandes. Les premiers étaient le privilège du clan des héritières bourgeoises, les demoiselles véritablement titrées feignant de mépriser ces albums bigarrés de proses et de vers sentimentaux et bariolés de miniatures romantiques, dont la mode était venue d'Angleterre dix ans plus tôt. Maniant délicatement leurs belles reliures de satin, Emma fixait ses regards éblouis sur les gravures

---

2. On parle encore à l'époque, surtout s'agissant du chiffre d'une rente, de « livres », qui sont en fait des francs-or. 20 000 livres, ou francs-or, de rente (annuelle), seraient représentés approximativement par un revenu annuel après impôt (lequel n'existe pas alors) de l'ordre d'un million trois à quatre cent mille francs de 1992.

On vit très bourgeoisement, au XIX^e siècle, avec un revenu mensuel de 300 F, correspondant à 20 000 F net de 1992. Sans être exceptionnel, un revenu annuel de 20 000 francs ou livres, suppose donc une fortune et un train de vie considérables.

3. Livre-album comportant des pièces manuscrites de vers ou de prose, illustré de gravures originales, couramment offert en cadeau à l'époque romantique. De l'anglais *to keep*, garder, et *sake*, amitié, faveur.

qui montraient, derrière la balustrade d'un balcon, un jeune homme en pourpoint et culotte à crevés serrant dans ses bras une jeune fille en robe blanche qui portait une aumônière à la ceinture; ou bien, rêvant sur un sofa près d'un billet décacheté, une jeune *ladie* à boucles brunes avec laquelle Emma se trouvait quelque ressemblance.

Les romans entraient au Cœur Immaculé de Jésus dans les cartables à dessin des externes, ou même dans les portefeuilles des maîtresses laïques. On les lisait le soir, seule ou en « académie »; et surtout le dimanche, pour celles qui restaient ce jour-là au couvent. Ne l'ignorant pas, la supérieure fermait les yeux sur ces petites infractions à la règle.

– Car enfin, disait-elle quand une professe d'âge canonique s'étonnait de cette indulgence, il vaut mieux lire un roman honnête que de ne rien lire du tout. Que nous le voulions ou non, ces jeunes filles devront pour la plupart faire quelque figure dans le monde. Et le moyen, si elles en sont restées aux *Contes* de Mme d'Aulnoy [4]?

La modicité de ses ressources interdisant à Emma l'achat de tout roman, honnête ou déshonnête, Mlle de Beauvoir, le *bas-bleu* de la classe des Grandes, lui prêtait les siens. Étant la fille des châtelains de Tôtes, elle avait étendu sa protection sur Mlle Rouault, nonobstant l'affaire des biens nationaux.

*Paul et Virginie* [5] fut ainsi le premier roman qu'elle lut d'un bout à l'autre avec passion. Elle rêva la maisonnette de bambou, le nègre Domingo, le chien Fidèle, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frère qui va chercher pour vous des fruits rouges dans des arbres plus hauts que des clochers, ou qui court pieds nus sur le sable, vous apportant un nid d'oiseau.

---

4. On doit à Marie-Catherine d'Aulnoy (1651-1705) des relations de voyage, des romans, et surtout huit volumes de *Contes de fées* qui furent des classiques du genre.

5. Roman célèbre de Bernardin de Saint-Pierre (1788).

Au réfectoire, on lisait des passages du *Génie du christianisme* [6]. Comme elle écouta, les premières fois, la plainte sonore des mélancolies romantiques se répétant à tous les échos de la terre et de l'éternité! Avec Walter Scott [7], plus tard, elle s'éprit de boudoirs gothiques, de beaux pages amoureux de leur maîtresse et d'enlèvements dramatiques au grand galop d'un palefroi, dans le tumulte du vent et des éclairs. Elle goûta longtemps aussi, encore que la mode en fût tout à fait passée à Paris, les romans *accidentés* de M. Ducray-Duminil [8]; et particulièrement *Coelina ou l'Enfant du mystère.*

On en faisait une lecture en commun au dortoir, le dimanche; c'est elle, souvent, qui en était chargée, mettant dans cet exercice plus de sentiment que personne. Et toutes retenaient leur souffle comme des biches apeurées, quand Mlle Rouault lisait : « Coelina écoute encore; ce son plaintif et douloureux se prolonge et vient frapper son oreille attentive. Elle sent la frayeur glacer son âme ... Les voilà tous les deux dans l'obscurité la plus profonde, égarés dans les routes tortueuses de ce vaste souterrain, effrayés encore par le bruit singulier qu'ils entendent et qui semble se rapprocher d'eux... »

Un soir, cependant, elle trébucha sur un mot qu'elle n'avait encore jamais rencontré :

– Malheureuse mère (s'écriait l'héroïne)! Tu es l'assassin de ta propre enfant par les sentiments que tu lui as...

Ici, Emma s'arrêta et dit :

---

6. Du vicomte François-René de Chateaubriand (1768-1848). L'œuvre (1802) eut un immense succès.

7. Inventeur et représentant le plus connu (1771-1832) du roman dit « gothique » ou « troubadour », avec *La Fiancée de Lammermoor* (1819), *Ivanhoé* (1819), et *Quentin Durward* (1823).

8. François-Guillaume Ducray-Duminil (1761-1819), aujourd'hui tombé dans un oubli complet, a été l'un des auteurs les plus lus de la première moitié du XIX[e] siècle. On lui doit, outre des récits et des contes pour la jeunesse, une vingtaine de « romans noirs », mélodramatiques, sentimentaux et moraux, dont le plus célèbre fut ce *Coelina ou l'Enfant du mystère* (1798), d'où sont tirés les textes ci-dessus.

– Voici un mot que je ne peux pas lire.

Et elle l'épelait : I, N, C, U, L... Q, U, É, S... qués.

– *Inculquès!* lança étourdiment la petite Mlle Vinay. C'est un Espagnol. Nous ne l'avions pas encore vu, celui-là.

Emma redit le mot. Il y eut des rires sous cape, des rougissements. Et l'on alla se coucher.

*

La tradition des Ursulines veut que toute élève de l'ordre soit mise en état de faire un jour, selon son vœu et celui de sa famille, aussi bien une excellente épouse qu'une sainte religieuse. Ce choix ne devant se décider ni trop tôt, ni trop tard, les supérieures ont pour règle constante d'inciter – pour ne pas dire d'obliger – les jeunes filles à le faire dans le courant de leur dix-septième année.

Or « la petite Rouault » aurait ces dix-sept ans en septembre 1847; et mère Marie de la Nativité, se fiant à l'assiduité de la jeune fille aux offices et à la chorale, estima qu'une vie monastique lui conviendrait beaucoup mieux qu'une vie conjugale. Au reste, c'était l'intérêt de l'ordre. Pour affermir Emma dans cette vocation supposée, les religieuses l'accablèrent donc de conseils sur la modestie du corps et l'élévation de l'âme, et multiplièrent à son intention les neuvaines, les retraites, les exhortations et les sermons.

Elle se plia à tout avec une pieuse mollesse, sans vouloir prendre aucune résolution. Par époques, elle songeait qu'une vie entière passée dans la douce monotonie des exercices religieux, serait une vie de bonheur sans nuages; et les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel qui reviennent fastidieusement dans les homélies *melliflues* qu'on débite aux jeunes recluses, soulevaient au fond de son cœur des douceurs infinies. Elle voyait sa place marquée, déjà, dans la légion de ces vierges mystiques, couronnées de roses et tenant une harpe à la main, dont elle admirait

la beauté suave sur les vignettes bordées d'azur de son livre de messe.

Puis ces élans lui passaient, son bon sens paysan reprenant le dessus. Dans ces moments, la grisaille des murs, des vêtements, des chuchotements du couvent, lui faisait horreur. Comme elle préférait, alors, aux bouquets de lys de l'autel dont le parfum l'entêtait, les renoncules et les pâquerettes dont elle faisait, enfant, des bouquets pour sa mère! Et comme, même, les parties de pêche aux écrevisses avec Théodore lui échauffaient davantage l'imagination que la visite de Mgr Partre, l'évêque de Rouen, pour les cérémonies de la Confirmation!

Ces *alternements* ne faisaient au reste que répéter ceux qui agitaient constamment Les Bertaut. Sa mère s'était peu à peu confite dans une religiosité mécanique, toute d'observance scrupuleuse des offices, des communions, des jeûnes et des abstinences dans lesquels Simon Rouault ne voulait voir que les « mômeries » d'un autre temps : celui, pas très lointain, où son père n'était encore que le fermier besogneux des abbés de Saint-Valéry. Aussi prenait-il un plaisir malin à « faire gras » les vendredis ou à prétexter, le dimanche, quelque tâche qu'il ne pouvait remettre, pour ne pas assister à la messe chantée, dont la longueur l'épouvantait. Ils rendaient souvent leur fille témoin de ces querelles; et Emma en était à la fois égayée et scandalisée.

*

Sans manquer absolument, le gibier n'abonde pas dans la partie du pays de Caux qui s'étend autour de Tôtes. Il y a à cette rareté diverses raisons, dont l'une est la fureur de chasse qui s'est emparée depuis 1789 des nouveaux propriétaires du terroir, à laquelle s'ajoute une non moins grande fureur de braconnage. Une autre raison est le manque de couverts et de « coulées » qui permettraient au petit gibier de se reproduire dans une paix relative, et de se chercher de nouvelles pâtures.

Simon Rouault, et plus encore son épouse, étaient friands de ces viandes de venaison; et ils les appréciaient, comme tous les gourmets campagnards, aussi *faisandées* qu'il était possible.

– Un lièvre dont le ventre n'est pas noir et dont les pattes ne vous restent pas dans la main, disait Rouault, n'a pas plus de fumet qu'un lapin de choux.

Or un matin de novembre 1847, un valet de charrue lui apporta précisément un lièvre magnifique qu'il venait de prendre « à l'accroupie », c'est-à-dire en se laissant brusquement tomber sur l'animal lorsque celui-ci est encore au gîte. On ne se soucia pas de la facilité de cette prise, encore qu'elle ne soit pas rare par des petits matins brumeux d'hiver; et Rouault, ayant pendu l'animal par une patte arrière sous un auvent, décida qu'on le mangerait quand la peau du ventre aurait pris la teinte requise.

On avait eu tort, car ce lièvre trop aisément saisi était atteint d'une toxémie maligne. Les quatre personnes qui s'en étaient régalées, savoir les deux Rouault, le valet et la cuisinière, furent saisies dans la soirée par un empoisonnement intestinal violent. Celui-ci fut sans conséquence fâcheuse pour trois des mangeurs. Mais Mme Rouault ne s'en remit pas. Elle vomit d'abord des matières noirâtres, comme les autres; puis une diarrhée sanguinolente la prit, et dès lors elle s'affaiblit rapidement.

A peine remis sur ses pieds, son mari alla chercher un médecin installé à Tôtes depuis six mois, M. Bovary; lequel ne put que lever les bras au ciel dans un geste désolé : « On faisait appel à lui bien tard. Il eût fallu, dès les premiers symptômes du mal, faire boire du lait, administrer du calomel, du bismuth. Le bismuth, surtout, était efficace. Avec lui, la malade se guérirait comme les autres, quoique plus lentement. »

Or, loin de s'améliorer, l'état de Mme Rouault empira. L'entérite qu'avait causée la chair du lièvre provoqua

par sa propagation dans le corps une péritonite aigüe, qui l'emporta en quelques jours.

Simon fut désolé de cette mort; et plus encore, il en fut dérangé. Sans porter à son épouse aucun sentiment amoureux, il était habitué à elle et elle lui était commode pour toutes sortes de détails quotidiens. Mme Rouault enterrée, il écrivit la nouvelle à la mère supérieure, la chargeant de prévenir Emma avec des ménagements. « L'accident avait été trop soudain et lui-même trop affaibli, pour qu'elle en fût informée plus tôt. Le mieux était que Mlle Rouault restât à l'institution jusqu'aux vacances prochaines. On aviserait ensuite. »

Recevant Emma, mère Marie de la Nativité lui prodigua les consolations chrétiennes d'usage. « Le Ciel, dit-elle, ne pouvait lui rendre une mère. Mais une orpheline trouverait au sein de la religion toutes les consolations désirables. »

– Interrogez-vous, mon enfant, conclut-elle. Peut-être la Providence vous donne-t-elle, par ce deuil, le signal que vous attendiez d'elle.

Emma dit qu'en effet elle prierait pour que le Ciel l'éclairât; et que jusque-là, sa douleur l'occuperait tout entière. Cette douleur était véritable. Mais elle devait davantage à la brutalité de l'événement qu'à des sentiments d'amour qu'Emma n'avait jamais éprouvés sérieusement à l'égard de Mme Rouault, ces sentiments ne se formant que dans la première enfance, alors qu'elle était en nourrice.

Cependant, elle pleura beaucoup les premiers jours. Dans une lettre qu'elle envoya à son père, toute pleine de réflexions philosophiques sur la *précarité* et l'incertitude de la vie terrestre qu'elle opposait à l'*immutabilité* de la vie céleste, elle demandait qu'on l'ensevelît plus tard dans le même tombeau que sa mère. Au reçu de cette épître amphigourique, le bonhomme la crut malade et vint la voir. Il la trouva dans une désolation voyante; en réalité, elle était intérieurement fort satisfaite d'être arrivée, grâce à ce deuil, à cet état d'inguérissable tristesse

qui était alors l'idéal de son existence. Elle écoutait dans le silence les chants des cygnes mourants, les chutes de feuilles *lamartiniennes*, les vierges pures qui montent au Ciel, et la voix de l'Éternel discourant dans les vallons. Elle s'ennuya de ces visions éthérées, n'en voulut point convenir, les continua par vanité, et fut enfin surprise de se sentir apaisée et sans plus de tristesse au cœur que de rides sur le front.

S'étant gratté la tête, le bonhomme décida que les mômeries des sœurs avaient gâté la cervelle de sa fille; et qu'elle serait plus utile maintenant à la ferme qu'au couvent.

– Vois-tu, fifille, lui dit-il, il faut se faire une raison de toute chose, dans la vie. Ta mère était une digne et sainte femme. Mais enfin, elle n'est plus, et le travail, lui, est toujours. Achève ici ce trimestre, puisqu'il est payé. Tu reviendras à Pâques et tu resteras alors près de moi aux Bertaut, jusqu'à ton mariage du moins.

Emma se tut. Il lui était aussi indifférent, à cette heure, d'être au couvent ou d'être à la ferme. Mais son devoir de fille unique l'appelait près de son père, qu'elle aiderait à supporter sa solitude.

Elle se trompait sur ce point. Simon Rouault avait pleuré sa femme trois jours. Il la regretta trois semaines, l'oublia au bout d'un mois, et la remplaça le deuxième par la bouillante Virginie, qu'il éleva du coup du rang infime de basse-courrière à la dignité de servante-maîtresse. Il faisait à peine mystère de cette liaison quand Emma revint aux Bertaut, au mois de mars 1848.

## III

En retrouvant ses habitudes aux Bertaut après quatre années et demie de couvent, Emma fut comme une plante longtemps tenue à l'ombre et privée d'eau, qu'on remet en terre au printemps. Elle revivait. Tout lui parut charmant, sa chambre, la grande cuisine aux cuivres rougis, les dômes blancs que faisaient dans le verger les cerisiers en fleur, le tapis d'émeraude des blés déjà bien levés, et l'abreuvoir, et les charrues, et jusqu'à l'immense fumier de la cour, sur lequel picoraient toujours des poules et des paons. Le jour même de son arrivée, elle retourna sur les bords du Viron, s'amusant de reconnaître, à des roseaux cassés, la place d'où elle avait surpris les amours de Théodore et de Virginie.

Celle-ci accueillit « la fille du maître » avec un mélange de déférence et de familiarité.

– Nous sommes tous heureux qu'il y ait de nouveau une femme pour tenir Les Bertaut, dit-elle. Puis votre père n'était pas bien aise de vous voir rester plus longtemps dans les mains des sœurs.

Et elle ajouta, ayant médité sa phrase dès qu'elle avait su le retour d'Emma :

– C'est que tout le monde ici vous aime et vous respecte, mademoiselle Emma.

– C'est aussi que j'aime tout le monde ici, Virginie, répondit d'instinct Emma.

A trente ans passés, Mlle Pudpièce était ce que l'on nomme familièrement « une belle plante ». De taille ramassée, elle était surtout remarquable par l'ampleur et la fermeté de ses « avantages » et par une taille étonnamment fine, n'ayant été gâtée par aucune grossesse; si bien que lorsqu'elle s'engonçait pour aller à la messe du dimanche dans le costume traditionnel des paysannes cauchoises, elle semblait quelque sablier de chair surmonté d'un haut bonnet de dentelle en forme de tuyau. Elle ne se cachait pas de n'avoir jamais été très sage, n'en ayant pas les moyens, disait-elle en riant.

L'humeur, surtout, lui en manquait. A l'un de ces *physionomistes* exercés auxquels, paraît-il, le premier aspect d'un homme dit tout, celui de Virginie Pudpièce aurait révélé d'emblée la franchise d'une nature animale sans grossièreté ni malice, aussi sûrement qu'il aurait deviné, en Mlle Rouault, l'incertitude d'une nature ambigüe et presque perverse, sans cesse hésitant entre l'appel du ciel et celui de la terre, tant la mollesse offerte de son ventre et de ses hanches démentait l'espèce de mysticisme qu'affichait son visage à la coiffure strictement ordonnée.

Au reste, la promotion de la demoiselle Pudpièce lui avait inspiré des idées de sagesse. Étant, le bonhomme Rouault et elle, de tempéraments fort semblables, ils se convenaient l'un à l'autre. Elle avait suffisamment godaillé des années durant de son côté pour ne plus désirer autre chose qu'une attache sérieuse près d'un homme posé. Et Simon Rouault, du sien, ne pensait pas autrement. Un jour ou un autre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, jugeait donc Virginie, la fille de Simon devrait l'accepter pour belle-mère *in partibus* [1]. Jusque-là, il n'y avait que

1. L'évêque *« in partibus »* (sous-entendu : *infidelium,* dans les territoires des infidèles) exerce ses fonctions sans titre légitime. Ironiquement, une belle-mère *in partibus* est une belle-mère sans titre, « de la main gauche ».

les apparences à sauvegarder, et elles le furent. Emma, pour sa part, n'était pas aveugle ni sotte au point de ne rien soupçonner de la conduite de son père. Mais, se dit-elle, « je n'ai pas à le juger. Et tant que Virginie ne s'affiche pas comme sa maîtresse, qu'ai-je à faire de sa conduite à elle? ».

Simon Rouault, cependant, commençait à se soucier de l'avenir de sa fille. Rien ne pressait, Emma n'allant que sur ses dix-huit ans. Mais elle était mignonne, de bonne santé et instruite. C'est à elle que reviendraient Les Bertaut un jour; et par conséquent à son futur époux. Personne ne s'était encore fait connaître, certes; mais ce genre de calcul est si commun et pour ainsi dire obligé dans toute la paysannerie française, qu'il suffisait d'attendre qu'une *marieuse* d'Yvetot ou de Neufchâtel vînt proposer ses bons offices.

Un soir donc, le souper terminé et tandis qu'Emma pliait sa serviette, M. Rouault demanda :

– Te plais-tu ici, fifille?

– Certes oui, père, répondit-elle, surprise de cette question. Comment ne se plairait-on pas aux Bertaut?

– C'est que je ne serai pas toujours là, soupira le bonhomme. Je me fais vieux, et vois-tu, fifille, j'aimerais, avant qu'il soit trop tard, te faire épouser quelque brave garçon, solide et loyal, qui t'apporterait du bien et m'aiderait à tenir la ferme en attendant que je vous la laisse, à toi et à vos enfants.

Emma haussa les sourcils et ne dit rien. Mais, montée dans sa chambre, elle se prit pour la première fois à réfléchir à son avenir autrement qu'en termes de roman; et ces réflexions prirent bientôt un tour morose. L'idée de vivre comme elle avait vu vivre sa mère, entre les fourneaux, les draps à lessiver et les cahiers de comptes, l'accablait à l'avance d'ennui. Si bon garçon que fût le mari que lui trouverait son père, ce ne serait jamais qu'un paysan asservi aux labours, au temps qu'il ferait, aux animaux. Elle mangerait à sa faim, et même pourrait aller deux fois par an à Rouen, à l'occasion d'une foire

ou d'un comice. Mais il faudrait rentrer bien vite aux Bertaut, parce que la terre ne passe rien aux absents; et la terre serait la véritable épouse. Ils auraient des enfants, sans doute; et elle s'efforcerait de faire d'eux d'autres hommes et d'autres femmes que l'avaient été son père et sa mère. Mais elle devrait, pour cela, se sacrifier entièrement à eux.

– Et quand vivrai-je, MOI? se demandait-elle avec désespoir.

Alors, à ces perspectives dont la platitude la désolait, elle en opposait de plus exaltantes.

– Mon père attendra au moins un an avant de me pousser vers un *promis* à son goût, se dit-elle. C'est à moi à le précéder en attirant, puis en retenant, un homme qui sera au mien. Mais comment le connaître? Et me faire connaître de lui?

On parlait beaucoup, aux Ursulines, des dots que chacune trouverait dans sa corbeille de fiançailles; et les chiffres qu'elle entendait avancer effrayaient Emma. Cela allait en descendant, du million pour Mlle de Lorambard à cent mille francs pour la petite Vernay; et les blasons aussi allaient en décroissant, des seize quartiers [2] de noblesse ancienne de Mlle de Tancarville dont un ancêtre était tombé aux côtés du roi à la bataille d'Azincourt et dont le grand-père avait pris les armes contre les bandes républicaines, à la roture avouée de Mlle Patrouche dont le grand-père avait fourni la Grande Armée de bottes en carton bouilli, en passant par les Lorambard, dont la baronnie n'était que d'Empire.

Puis il y avait « les espérances » : ainsi Mlle Vernay hériterait à coup sûr d'un oncle Gaillemard, que l'on disait riche comme Crésus et qui avait dépassé quatre-vingts ans.

A tant de splendeurs d'un ordre ou d'un autre, qu'avait à opposer Emma? Une ferme de deux cents arpents,

2. Le nombre des « quartiers » de noblesse (seize au plus) est proportionnel à l'ancienneté et aux alliances d'une famille aristocratique.

quelques vaches, aucune « espérance », et un nom qui sentait sa bassesse de dix lieues [3]. Certes, elle était belle; mais « la beauté ne se mange pas en salade », comme chacun sait. Et d'ailleurs, de quel usage pouvait lui être cette beauté qui restait, à la ferme, comme une lampe sous le boisseau? Car, qui la savait belle?

*

A en croire Mme de Sévigné, qui n'avait jamais touché une fourche que du bout des doigts, « faner est la plus jolie chose du monde. C'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner ».

Simon Rouault en savait bien davantage; ce qui ne l'empêcha pas, au beau milieu de la fenaison de 1848 et tandis que l'on s'égorgeait dans les rues de Paris [4], de se démettre un bras en chargeant une râtelée de foin. Grognant contre sa maladresse et pestant contre celle des autres, il dut se coucher. Et comme il souffrait beaucoup et que l'épaule était gonflée et les chairs bleuies, il demanda que l'on fît venir le médecin de Tôtes.

– Il n'a pas sauvé ta pauvre maman parce que nous l'avons appelé trop tard, dit-il. Cette fois, je n'attendrai pas.

On envoya donc un garçon, avec un mot pressant. Il fut de retour une heure plus tard, amenant le médecin.

En mettant pied à terre dans la cour de la ferme, celui-ci eut comme un éblouissement. Une jeune fille en robe de cotonnade blanche à raies roses par-dessus laquelle était passé un tablier de toile écrue à grandes poches, descendait les marches du perron à sa rencontre. Elle était tête nue en dépit du soleil, et la masse de ses cheveux fort bruns était un peu en désordre, laissant flotter sur ses épaules quelques longues mèches; et sa

3. Rouault rappelle « roue » et « roué ».

4. L'émeute ouvrière et parisienne des 23 au 26 juin 1848 fut réprimée dans le sang par les troupes du général Cavaignac.

robe n'allant pas jusqu'au sol laissait voir deux pieds d'une petitesse étonnante, chaussés d'escarpins fort simples.

– Sans doute êtes-vous le médecin, Monsieur? demanda-t-elle d'une voix douce.

Frappé de l'abord si rempli de grâce de cette personne, et comme étonné de sa beauté, Bovary, un instant, oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mlle Rouault avait répété sa question, et il se souvint alors avec confusion qu'elle était cette fille du maître de maison dont il avait appris l'existence en venant soigner sa mère.

– Oui, Mademoiselle, fit-il enfin d'une voix blanche.

– Et bien, entrons, Monsieur, dit-elle d'un air assez embarrassé. Je vais vous mener près de mon père.

Simon Rouault n'avait pas gardé rancune à l'officier de santé de n'avoir pu sauver sa femme; même, il lui était secrètement reconnaissant de n'y pas avoir réussi, une longue et inguérissable maladie étant infiniment plus coûteuse qu'une mort rapide.

– C'est donc encore vous, Monsieur Bovary! s'exclama-t-il jovialement en le voyant entrer dans la chambre. Ah, je vois que vous avez fait la connaissance de ma fille! ajouta-t-il. Doit-elle rester?

Bovary, troublé, fit signe que oui. La luxation était simple, sans complication d'aucune espèce. Charles n'eût osé en souhaiter de plus facile. Il fit étendre sur le ventre Rouault qui geignait à chaque mouvement, palpa l'épaule en lui arrachant un cri de douleur, mania avec précaution la partie luxée, et dit comme se parlant à lui-même que les ligaments articulaires ne paraissaient pas rompus et qu'il n'y avait là, outre le déboîtement de l'humérus, qu'un froissement musculaire qui se résoudrait peu à peu.

Puis il ajouta qu'il lui faudrait revenir le jour même avec des cataplasmes et des onguents.

– En attendant mon retour, mademoiselle, mademoiselle...

– Mademoiselle Emma, Monsieur, dit-elle en le regardant.

– Mademoiselle Emma, reprit-il en rougissant, voudra bien tenir au chaud de l'eau et de l'huile de lin.

Et ayant renouvelé des recommandations de repos et de chaleur, il prit congé. Elle le raccompagna jusqu'au perron.

*

Charles Bovary n'avait alors qu'un peu plus de trente-quatre ans, étant né en 1814. Il en paraissait plutôt quarante, tant par une sorte d'épaississement de toute sa personne et une taille un peu voûtée que par la courte barbe broussailleuse qu'il portait, et dans laquelle le sel, pour user d'une expression populaire, commençait à l'emporter sur le poivre. Sa parole était, comme lui-même, lourde et en quelque sorte empâtée, ses mouvements forts et gauches. De gros yeux saillants d'une grande douceur éclairaient cependant cette carrure massive; ses mains aussi, étaient belles et soignées.

Il était fils unique. Louis-Bartholomé Bovary, son père, avait eu son heure de gloire alors que sonnait pour l'Empire celle du déclin. Lieutenant de lanciers en 1813 à vingt-cinq ans, tant la soif de gloire du premier Napoléon consommait de vies et d'enthousiasmes, il s'était illustré au combat de Montmirail [5] en emmenant sous le feu de l'ennemi sa compagnie à l'assaut d'une position tenue par les Prussiens de Blücher. Cette belle action lui avait valu la Croix.

Bel homme, hâbleur, faisant sonner haut ses éperons, portant des favoris rejoints aux moustaches, il avait profité de ces avantages personnels et du prestige de l'épaulette pour épouser une Euphrosine Mouillin, fille d'un marchand bonnetier d'Elbeuf devenue amoureuse de sa tournure, qui lui apportait cinquante mille francs

5. Combat du 11 février 1814, qui vit l'une des dernières victoires de Napoléon contre les Alliés.

de dot. Ils eurent bientôt un fils, Charles; et ils en restèrent là.

Placé en demi-solde au retour des Bourbons, M. Bovary père avait tenté de se faire une fortune dans les tissus, puis dans les bottes, et enfin dans les blés, avec un insuccès toujours croissant; et chagrin, rongé de regrets, accusant le ciel, jaloux contre tout le monde, il s'enferma dans une sorte de logis moitié ferme, moitié maison de maître, qu'il avait trouvé à louer à Mesnières, gros village à mi-chemin entre Dieppe et Forges-les-Eaux. Profondément humiliée par l'abaissement dans lequel ils vivaient maintenant, et plus encore déçue par celui de son mari, Euphrosine Bovary reporta sur la tête de leur fils toutes ses vanités éparses, tous ses rêves brisés. Elle le voyait déjà grand, beau, spirituel, établi dans les Ponts et Chaussées ou dans la magistrature.

La réalisation de ces projets mirifiques supposait qu'à défaut de fortune ou de relations, Charles fût un sujet exceptionnellement doué. Il n'en était rien : c'était, au collège de Rouen où il était entré, un garçon de tempérament modéré, qui jouait volontiers en récréation, travaillait à l'étude, écoutait en classe, dormait bien au dortoir et mangeait bien au réfectoire. Il n'avait qu'une intelligence sérieuse et appliquée, sans brillant ni *brio*. Le trait le plus positif de son caractère était une bonté timide, poussée jusqu'à l'obséquiosité. Elle le rendait, avec ses maîtres et ses camarades, d'une obligeance et, si ce mot peut entrer dans notre langue, d'une *serviabilité* infinies, dont on se moquait : « Bovary, disait-on, battrait sa mère pour pouvoir la consoler. »

Rien d'étonnant, donc, s'il pensa fort tôt à devenir médecin. A quatorze ans déjà, il se représentait courant de la chaumière au château et du grabat au lit à baldaquin pour soulager ses frères en souffrance. L'argent entrait peu dans ces projets : du moment qu'il mangerait à sa faim et se rendrait utile, Charles était content.

Il ne décrocha son baccalauréat qu'à une seconde tentative, qui serait la dernière, avait décidé son père.